

Féminiser le regard sur les migrations, qu'est-ce à dire ?

Camille Schmoll

Dans cet article, Camille Schmoll expose ce qu'est « féminiser le regard » dans la recherche en sciences humaines et sociales. Elle traite spécifiquement des femmes en migration, de la diversité de leurs parcours et de la nécessité d'ajuster la focale pour mieux saisir la multiplicité des récits et des motivations à l'œuvre dans l'entreprise migratoire, au-delà des considérations purement quantitatives.

In this article, Camille Schmoll explains what it means to 'feminise the gaze' in research in the humanities and social sciences. She deals specifically with women migrants, the diversity of their backgrounds and the need to adjust the focus to better grasp the multiplicity of stories and motivations at work in the migration process, beyond purely quantitative considerations.

في هذا المقال، تشرح كاميل شمول ما تعني عبارة "تأنيث النظرة" في أبحاث العلوم الإنسانية والاجتماعية. وتتعامل بشكل خاص مع نساء في الهجرة، وتنوع رحلاتهن والحاجة إلى ضبط التركيز لفهم تعدد القصص والدوافع في العمل بشكل أفضل في مشروع الهجرة، بما يتجاوز الاعتبارات الكمية البحتة أو الرقمية.

Dans *Les damnés de la mer*, je proposais de féminiser notre regard sur les migrations contemporaines. Qu'est-ce que cela signifie ? Quelles sont les conséquences et les implications d'un tel changement de point de vue ?

Faire la part des femmes

Féminiser le regard, c'est d'abord, bien sûr, reconnaître la part des femmes dans les processus migratoires. Le chemin est encore long car, alors que les femmes représentent la moitié des migrants dans le monde, elles sont encore sous-étudiées. Certes, les travaux sur la question sont de plus en plus nombreux : cela fait une quarantaine d'années que des chercheuses de sensibilité féministe reconnaissent et décrivent la part des femmes dans les migrations¹. Mais ces travaux continuent d'être marginalisés dans le champ général des études migratoires. Quant au débat public et aux politiques migratoires, ils négligent ou minimisent systématiquement la part des femmes. Il est encore fréquent de les voir réduites à quelques clichés ou à quelques figures archétypales (la suiveuse, la domestique, la prostituée). Autre idée reçue, on entend souvent dire que la féminisation des migrations est une tendance récente, le produit de la mondialisation et de la tertiarisation de nos économies : rien de plus faux, et les travaux des

historiennes nous rappellent qu'il y a toujours eu des femmes en migration, et qu'elles ont même été majoritaires par certains moments du passé².

Féminiser le regard, ce n'est toutefois pas seulement reconnaître l'importance numérique des femmes en migration. Cela demande également de faire un effort d'ajustement de la focale de nos analyses et de nos observations : les femmes migrantes, par exemple, ne logent pas nécessairement dans les mêmes quartiers que les hommes ; elles n'effectuent pas les mêmes activités et n'empruntent pas toujours les mêmes itinéraires migratoires. Elles n'ont pas non plus les mêmes raisons de migrer que les hommes. Il faut donc travailler à l'identification de singularités migratoires féminines, pour aboutir à une version plus juste, plus complète et plus complexe des dynamiques migratoires contemporaines.

Inquiéter l'univers masculin

En féminisant le regard sur les migrations, nous marchons sur une ligne de crête, celle de la naturalisation, du renvoi des femmes à une nature féminine, seule et unique. Or, « la femme migrante » n'existe pas. J'ai eu l'occasion d'enquêter sur des formes de migrations féminines très différentes : commerçantes à la valise tunisiennes circulant de part et d'autre de



City Plaza (Athènes). © Camille Schmoll

la Méditerranée, travailleuses domestiques philippines installées en Italie et à Chypre, demandeuses d'asile de divers pays africains ayant traversé la Méditerranée centrale, migrantes italiennes vivant à Paris, ou encore exilées ukrainiennes arrivées en France après l'attaque russe de février 2022. Le croisement, la triangulation de ces différentes formes de migration féminine permet d'éviter toute généralisation hâtive concernant la situation des femmes en migration. Certaines partent seules, d'autres emmènent mari et enfants ; certaines ont été poussées au départ par des ruptures familiales, d'autres partent pour préserver leur famille ; certaines ont des trajectoires migratoires heurtées et interminables, d'autres sont engagées dans des formes complexes de circulation transnationale. Certaines partent pour préserver des choix de vie et des orientations atypiques, ou signifier un refus de se conformer aux normes de genre dominantes dans leur société d'origine, quand d'autres

revendiquent simplement la possibilité d'accéder à une vie « normale », avec toutes les ambivalences que cette expression peut comporter. Il faut donc rappeler qu'au croisement du genre et des migrations, toutes les femmes ne se valent pas et qu'il y a autant de migrantes que de femmes.

Féminiser le regard, c'est également enquêter (et inquiéter) l'univers masculin. L'expérience migratoire vécue au féminin nous engage à aborder des aspects souvent peu travaillés dans les approches longtemps focalisées sur les expériences masculines. J'en donnerai quatre exemples : les émotions, le rapport au corps dans la migration, le travail du *care*, l'intimité. Non pas que les recherches sur les hommes n'abordent jamais ces aspects du processus migratoire. Mais ces quatre dimensions sont fortement genrées, dans la façon dont elles émergent à travers les expériences et les récits migratoires.

1. Parmi les pionnières, il nous faut signaler Hania Zlotnik, Nancy Green et Mirjana Morokvasic.

2. GABACCIA Dona, DONATO Katharine, 2015, *Gender and International Migration. From the slavery era to the global age*, New York, Russell Sage Foundation.

Ouvrir la possibilité d'un récit émotionnel des migrations

Premièrement, les émotions. Au fil de mes terrains, il m'a semblé que la possibilité d'un « récit émotionnel » de la trajectoire migratoire était une évidence pour les femmes rencontrées, quand, pour les hommes, les enjeux identitaires liés au genre rendaient plus difficiles l'expression de certaines émotions. Cela est bien entendu lié aux socialisations genrées, mais aussi à la spécificité de la relation d'enquête qui se tisse entre elles et moi, « entre femmes » – même si beaucoup nous éloigne les unes de l'autre, à commencer par mon privilège migratoire et blanc.

Faire entrer l'enquête dans le domaine des émotions, c'est envisager l'espoir et la colère, la tristesse et la peur, la joie et le soulagement, à l'instar des *Relief Maps* dessinées par la géographe Marie Rodó de Zárata, qui montrent comment les émotions des femmes évoluent au fil des espaces qu'elles parcourent au quotidien. Aborder les émotions, c'est aménager la possibilité d'un récit sentimental qui restitue certes la souffrance – qui est aujourd'hui au cœur de la condition migrante et vulnérabilise les femmes – mais aussi le bien-être et l'espoir. C'est accepter de porter le regard sur les activités triviales mais concrètes du quotidien qui disent l'inquiétude et l'attente mais permettent aussi aux femmes de « tenir » en convoquant des émotions positives : cuisiner, partager un repas, rire et pleurer, faire du sport ensemble. Certaines de ces émotions surgissent dans les micro-transgressions et dans les plages interstitielles qui permettent de contourner les situations de contrôle et d'enfermement au quotidien. Par exemple, lorsque les travailleuses domestiques philippines à Chypre, exploitées et précaires, mettent en place des activités sociales pendant leurs jours de congé : danse dans les jardins publics, stands de cuisine sur les trottoirs, compétitions sportives dans les gymnases, élections d'une miss dans une salle prêtée par la paroisse pour l'occasion³. Ces parenthèses festives et collectives, ces moments de

rassemblement et de partage des épreuves sont des entre-soi féminins essentiels pour résister aux difficultés du moment.

Frontières violentes, frontières de genre : la corporéité de l'expérience migratoire

Deuxièmement, il convient de revaloriser l'expérience corporelle comme élément essentiel de l'expérience humaine de la migration et de son gouvernement. Le corps est le siège des sensations, passions et désirs, le médium par lequel le vécu sensoriel, affectif et émotionnel de la migration s'effectue. La subjectivité physique de la migration – l'expérience de la sexualité (y compris la violence sexuelle), de la mort, des sévices, de la grossesse, de la naissance et de l'accouchement, du vieillissement – est partie intégrante de la migration, et les violences de genre liées au départ et à la traversée des frontières laissent leur empreinte sur le corps des femmes. Le corps permet également de mettre en place des stratégies et des tactiques de récupération (travailler son image par la pratique du jeûne, se maquiller et s'habiller, danser, prier ou se remettre en route), qui sont parfois du registre du kinésique ou de l'esthétique et peuvent être lues comme autant de façon de résister aux injonctions et menaces qui pèsent sur la vie des femmes.

La migration comme expérience relationnelle

Ensuite, l'autonomie recherchée par les femmes est une autonomie profondément sociale, encadrée dans les sociabilités et les pratiques du quotidien. Aussi, féminiser le regard, c'est également attester du caractère relationnel de la migration, loin des clichés individualisants et du récit solitaire et linéaire d'une émancipation par le départ. Les femmes en migration, tout comme les hommes, ont de multiples entourages. Un entourage de proximité : amis, enfants, amants et maris, travailleurs sociaux et employeurs, etc. Mais aussi un entourage lointain : celles et ceux qui les attendent quelque

part, qui ont parfois investi dans leur voyage ou qui en attendent des bénéfiques. L'expérience des femmes nous oblige ainsi à prendre en compte le caractère éminemment relationnel de la migration : relationnel, à l'instar des rapports de pouvoir qui sans cesse régissent et (ré)ordonnent les trajectoires migratoires ; mais également au sens où les femmes sont prises dans des relations de sollicitude et d'attention, ce que l'on nomme le *care*. Que ce soit par leur travail (pensons aux travailleuses domestiques, des « couchantes » en Tunisie aux *badanti* en Italie) ou par l'attention portée aux autres, et en particulier aux plus vulnérables (enfants, compagnes de voyage, parents), leur vie est façonnée et traversée par des relations d'attention et de protection. Par exemple, la façon dont les femmes qui ont partagé la traversée de la Méditerranée ou l'expérience des geôles libyennes maintiennent une relation, veillent l'une sur l'autre, en se téléphonant et en prenant des nouvelles régulièrement, malgré les séparations et la dureté des voyages, participe de cette forme de soin discrète et sensible, qui se réalise malgré la distance.

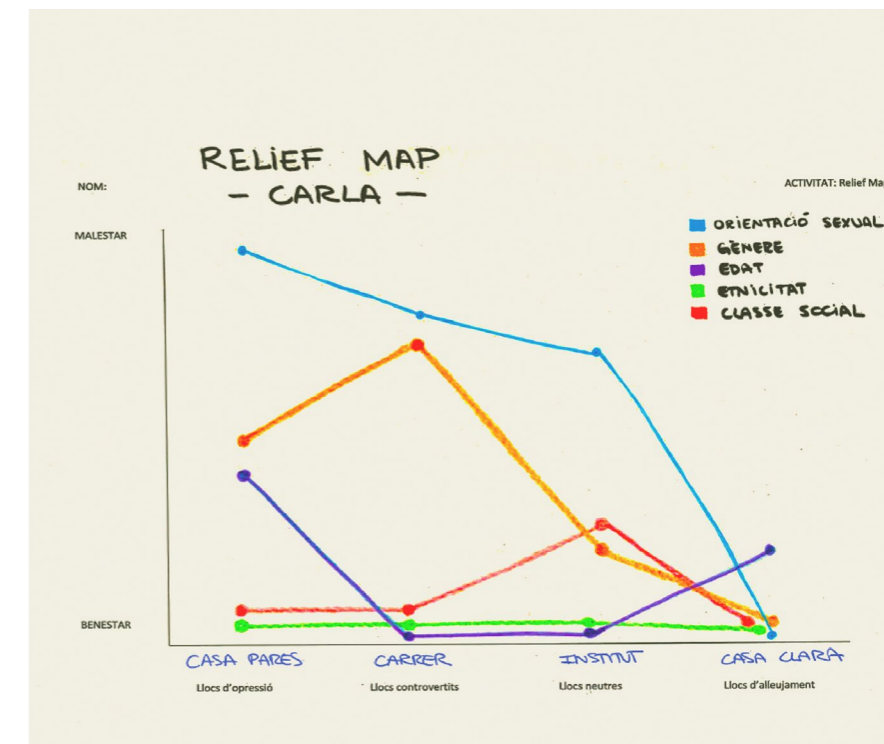
Intimités en tension

Enfin, une partie des femmes sur lesquelles j'ai enquêté a traversé des frontières migratoires violentes, qui ont contribué à les constituer en sujets humanitaires, pour reprendre les analyses de Didier Fassin⁴. Cette transformation en sujets humanitaires est porteuse du risque d'effacement de ce qui fait l'autonomie de ces migrations : l'intentionnalité de la trajectoire, la capacité à naviguer à travers et malgré les obstacles, les micro-décisions du quotidien⁵. De nombreux travaux ont montré que la vulnérabilisation spécifiquement genrée opérée par la migration a des effets concrets sur les intimités des personnes enquêtées. Celles-ci s'expriment en particulier dans les restrictions concernant la possibilité d'avoir un « chez-soi » : les femmes se retrouvent souvent dans des situations de logement contraint, où l'intimité fait défaut. C'est justement en luttant pour accéder à

des interstices d'autonomie que les femmes témoignent de leur capacité de résistance à la violence des politiques frontalières et de contrôle migratoire. L'autonomie de ces femmes est une autonomie discrète, qui se conquiert parfois dans l'intimité des espaces domestiques, ou dans le monde « parallèle » d'Internet. Les formes d'entraide et de mobilisation passent en effet très fréquemment par la sphère du numérique. Les migrantes connectées s'y projettent vers un ailleurs, tout autant qu'elles y donnent à voir une image d'elles-mêmes qui les ré-assure et les conforte dans leurs ambitions migratoires.

Féminiser le regard, c'est donc refuser le cliché d'une femme réduite à sa condition de victime. C'est prendre en compte le genre comme facteur d'explication majeur de nos observations, dans ses intersections avec d'autres rapports sociaux. C'est accepter et accueillir la pluralité des expériences et des récits, pour restituer la complexité inhérente aux dynamiques migratoires.

« Relief map of Carla, a white 17 year-old lesbian woman », par Marie Rodó de Zárata. © Universitat Oberta de Catalunya



3. AKOKA Karen, BERNARDIE-TAHIR Nathalie, CLOCHARD Olivier, SCHMOLL Camille, 2013, « Un dimanche à Nicosie », *Le blog de Migrinter*, 9 octobre. Voir aussi CAILLOL Daphné, 2018, « The spatial dimension of agency: the everyday urban practices of Filipina domestic workers in Amman, Jordan », *Gender, Place & Culture*, vol. 25, n° 5, p. 645-665.

4. FASSIN Didier, 2010, *La raison humanitaire. Une histoire morale du temps présent*, Paris, Éditions de l'EHESS-Seuil-Gallimard.

5. TRIANDAFYLIDOU Anna, 2019, « The migration archipelago: social navigation and migrant agency », *International migration*, vol. 57, n° 1, p. 5-19 ; MAZZELLA Sylvie, 2001, *Sociologie des migrations*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Que sais-je ? ») ; DE GOURCY Constance, 2005, *L'autonomie dans la migration. Réflexion autour d'une énigme*, Paris, L'Harmattan.